

# L'Égypte depuis la conquête arabe jusqu'à la fin de l'Empire fatimide (1171)

*Thierry Bianquis*

## Introduction

Les Arabes avaient déjà conquis de vastes territoires en Syrie et en Mésopotamie quand ils pénétrèrent en Égypte. L'opulence légendaire de ses campagnes, sa population nombreuse et industrielle les avaient attirés. L'Islam, constitué et triomphant, prenait contact, par le biais de cette contrée, avec l'Afrique. L'Égypte a conservé jusqu'à nos jours ce rôle essentiel de médiateur entre l'Orient arabe et le monde noir.

Depuis la chute des Ptolémées, dynastie étrangère au pays par ses origines et sa langue, l'Égypte n'avait plus abrité de centre de pouvoir. Colonie d'exploitation pour les Romains, puis pour les Byzantins, elle avait produit une part importante des céréales dont on nourrissait les foules des capitales impériales. Sa prospérité était essentielle à la sécurité des princes.

Pendant les deux premiers siècles de l'Islam, peu de choses changèrent. Pourtant, le pouvoir central à Médine, à Damas, et enfin en Iraq, donnait des directives variées selon qu'il désirait privilégier la conversion à l'islam des coptes ou, tout au contraire, un rendement élevé des contributions en or et en grains qui étaient exigées d'eux.

A partir du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, des velléités de résistance face aux exigences du califat se manifestèrent chez ceux qui étaient investis de l'autorité en Égypte. Commence alors une histoire nouvelle, celle de la lente ascension vers un pouvoir autonome, puis indépendant, et enfin impérial. Ce transfert de Bagdad à Fustāṭ d'abord, au Caire ensuite, de la puissance politique suivit le déplacement des itinéraires commerciaux du Golfe et de la Mésopotamie

vers la Méditerranée orientale, la vallée du Nil et la mer Rouge. La Nubie et l'Afrique profonde, ignorées jusqu'alors, entraient activement, grâce à l'Égypte, dans la mouvance économique du monde méditerranéen.

## L'Égypte soumise

### La conquête

L'Égypte byzantine était soumise à l'autorité d'un duc augustal, résidant à Alexandrie. Le pays était divisé en cinq duchés, comprenant chacun deux éparchies composées, elles-mêmes, de plusieurs pagarchies. Cette stricte hiérarchie territoriale, reflet d'une société toute structurée en groupes dominants et en groupes dominés, était destinée à faciliter la perception des impositions en nature ou en espèces, à rassembler le blé de l'annone<sup>1</sup>, puis à financer son envoi à Constantinople. Deux millions et demi d'hectolitres de grains devaient y être transférés chaque année avant le 10 octobre.

Des milices recrutées au sein des familles coptes spécialisées dans le service armé maintenaient l'ordre dans les campagnes; nécessaires pour renforcer l'autorité de ceux qui étaient chargés de percevoir l'impôt, elles avaient une valeur militaire médiocre et peu de mobilité. Les cités avaient dû être entourées de remparts pour assurer une protection efficace contre les raids des nomades.

La sollicitude de l'État byzantin allait à la population d'Alexandrie, parlant grec, adepte du christianisme melchite et dont la culture et le genre de vie se rapprochaient de ceux des habitants de Constantinople. Le relais en province était assuré par les hauts fonctionnaires, grecs également, et par les familles de grands propriétaires terriens hellénisés.

La paysannerie copte avait conservé l'héritage linguistique de l'Égypte pharaonique et, refusant la doctrine chalcédonienne des melchites, avait opté pour le monophysisme. Chacune des deux églises avait son patriarche. La religiosité copte s'exprimait par un monachisme très vivant, que renforçait l'afflux des paysans fuyant les excès de la pression fiscale. L'activité rurale et plus encore la vie érémitique dans le désert, en marge des campagnes cultivées, étaient des valeurs reconnues, alors que la ville — Alexandrie surtout — symbolisait désordre, débauche et hérésie.

Les Perses conquièrent sans grande difficulté l'Égypte en 619, et ils y demeurèrent une dizaine d'années, persécutant les Grecs et les fidèles de l'Église melchite alors qu'ils montraient plus de bienveillance à l'égard des coptes. Après leur départ, les théologiens de l'État byzantin tentèrent de faire prévaloir une doctrine que les deux Églises pourraient accepter: ce fut un échec et les persécutions reprirent. La conquête arabe s'effectua alors que

1. *Annone*: blé envoyé par certaines provinces, notamment Égypte et Afrique du Nord, à Rome, quand cette cité était la capitale de l'empire, puis, plus tard, à Constantinople, pour permettre aux empereurs de le distribuer à la population.

la population égyptienne était en proie à un profond ressentiment contre le pouvoir lointain de Constantinople et contre son relais local, à Alexandrie. Cette population ne pouvait s'identifier avec l'État byzantin ni politiquement, ni religieusement, ni linguistiquement.

Le général arabe ʿAmr ibn al-ʿAṣ pénétra en Égypte à la tête d'une modeste armée, en *dhū l-ḥijja* 18/décembre 639. La conquête de la Syrie qui venait de s'achever le garantissait contre toute offensive terrestre des Byzantins. ʿAmr occupa al-Arīsh, al-Farāma et, avançant vers le sud-ouest, le long de la branche orientale du delta, il parvint à Bilbays, puis à Héliopolis, à l'est du point où le Nil se divise en branches pour donner naissance au delta. Babylone, la plus puissante place-forte byzantine après Alexandrie, se trouvait au sud, également sur la rive droite, en face de l'île de Rōḍa (Rawḍa).

La défense byzantine était animée par le patriarche chalcédonien Cyrus, et par le commandant en chef Théodore. ʿAmr, qui avait reçu des renforts, mena des expéditions dans le Fayyūm et dans le Delta, tout en assiégeant Babylone qui tomba en *djumāda l-ākhir* 20/avril 641. En *raǧab* 20/juin 641 commença le siège d'Alexandrie, centre de la puissance maritime de Byzance, en Méditerranée méridionale. Cette gigantesque ville fortifiée, abritant six cent mille habitants, finit par capituler et les Arabes l'occupèrent en *shawwāl* 21/septembre 642. Les haines de partis qui divisaient les Grecs et les haines religieuses qu'ils nourrissaient contre les coptes avaient facilité l'action des envahisseurs. Les élites byzantines n'avaient pu susciter un esprit de résistance populaire et l'aide de la métropole, Constantinople, avait été insuffisante.

Rompant avec la tradition instituée par les Lagides d'installer le centre du pouvoir politique dans le port d'Alexandrie, ʿAmr choisit Babylone, à la limite entre le Delta et la Moyenne-Égypte, comme capitale de la province. Il installa les *ḡabīla* arabes au nord de la forteresse. Une mosquée, centre de rassemblement religieux et politique, scella l'unité de la nouvelle cité qu'on désigna sous le nom de Fustāṭ, ou Fustāṭ-Miṣr. Les textes ne nous permettent pas de restituer l'allure de cette première ville, sans doute un campement peu à peu remplacé par un habitat en dur, d'abord en briques d'argile crues, puis en briques cuites et en pierres. Des non-Arabes s'installèrent dans les *Ḥamrāʿ* aux côtés des *ḡabīla*.

Alexandrie fut désormais, et jusqu'à l'époque fatimide, une ville secondaire, tenue sous l'étroite surveillance du pouvoir provincial. En effet, le risque existait d'un débarquement byzantin dans son port, permettant l'installation d'une tête de pont en un milieu favorable à Byzance. Ainsi, en 25/645-646, la marine impériale put momentanément réoccuper la ville et sa reconquête par les musulmans, conduits par ʿAmr, rappelé pour la circonstance, fut malaisée.

Le régime fiscal imposé par les Arabes à l'Égypte au moment de la conquête est difficile à décrire car les ouvrages anciens comme celui d'al-Balādhurī rapportent des traditions contradictoires. L'Égypte y est décrite comme une terre conquise par capitulation et sans combat [*ṣulḥān*]<sup>2</sup> ou une

2. *ṣulḥ(ān)*: se dit de la prise d'une ville par les musulmans après capitulation.

terre arrachée à ses habitants par la force des armes [*ʿanwatān*]<sup>3</sup>. Dans le premier cas, la terre demeurait entre les mains de ceux qui la cultivaient, astreints, pour la conserver, à verser un impôt en nature — appelé parfois *ḵharādī*<sup>4</sup> — en sus de la capitation en espèces — appelée parfois *djizya*<sup>5</sup> — qu'ils devaient payer pour avoir conservé la vie sauve sans s'être convertis à l'islam. Dans le second cas, la terre revenait à la communauté des musulmans : libre à ceux-ci d'employer parmi les vaincus, à qui l'on aurait fait grâce de la vie, des paysans comme ouvriers ou comme métayers.

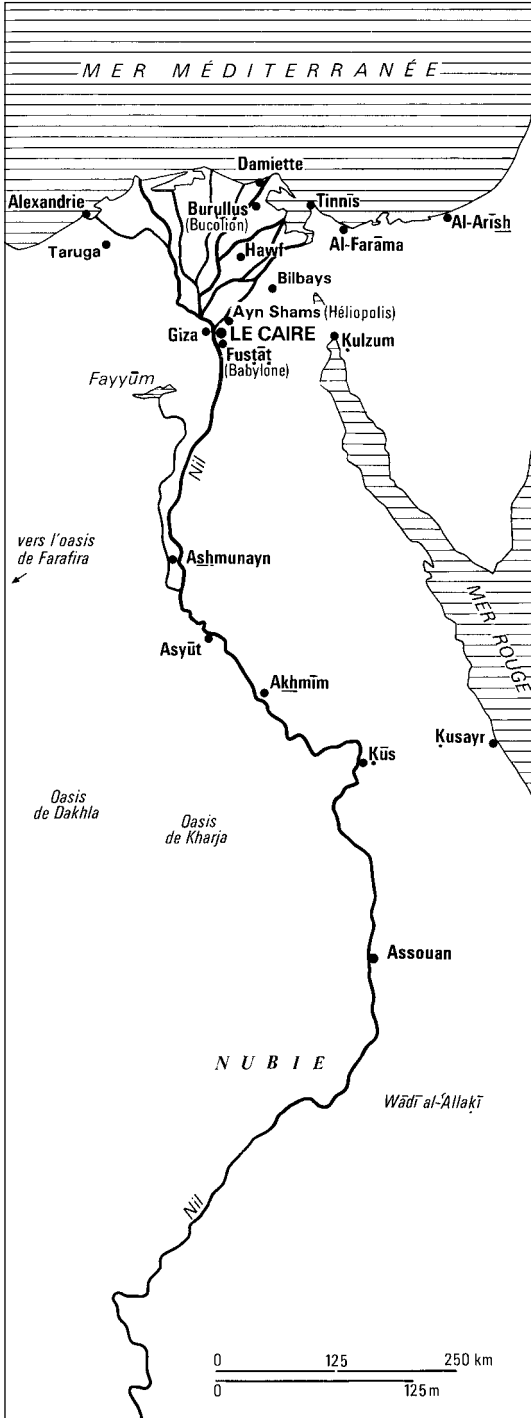
La confusion pourrait s'expliquer par le souci des rapporteurs de traditions de caractériser en un schéma juridique unique des épisodes successifs, éloignés dans le temps et dans l'espace. L'armée byzantine a pu reprendre le combat alors que les coptes, grâce à une capitulation des milices locales, avaient obtenu de conserver leurs terres. Ailleurs, les autorités musulmanes cherchèrent un argument pour refuser à des Arabes des *ḵabīla* des lots de terre, leur culture par les coptes permettant mieux de garantir la régularité de la production.

Les ambiguïtés du statut issu de la conquête semblent avoir été mises à profit. L'existence du traité de capitulation aurait été opposée aux revendications foncières des chefs arabes; aux coptes rechignant à fournir les prestations, on aurait rappelé que la terre conquise les armes à la main pouvait leur être retirée. Le montant de la capitation payée par les chrétiens et les juifs varie selon les textes entre un et quatre dinars par an pour chaque mâle de plus de quatorze ans; quant à la redevance en nature, proportionnée à la surface exploitée, elle comportait la fourniture de grains, d'huile, de vinaigre, parfois de vêtements ou d'animaux. Grâce au canal Nil-mer Rouge, les vivres pouvaient être expédiés en Arabie; de même, une grosse partie de l'or recueilli était envoyée au calife. Dans les premiers temps, les autorités déterminèrent globalement la contribution fiscale de chaque circonscription: il revenait aux percepteurs et à l'Église de répartir les charges entre individus et exploitations. Cette fiscalité à deux niveaux explique la différence entre les réalités décrites par les papyrus grecs d'époque arabe et les schémas théoriques reconstruits *a posteriori* par les historiens arabes. Le calife *ʿUthmān*, conscient du danger que représentait un gouverneur de province disposant d'une armée, de la maîtrise de l'or qui finançait le califat et du blé que consommait sa capitale, proposa à *ʿAmr* d'abandonner au gouverneur de Haute-Égypte, *ʿAbd Allāh ibn Saʿd*, la direction fiscale de l'Égypte, tout en conservant la responsabilité politique et militaire. *ʿAmr* refusa de « tenir les cornes de la vache pendant qu'un autre s'occupait à la traire », parole qui le

3. *ʿAnwat(ān)*: «par la force»; se disait d'une cité qui avait été prise d'assaut par l'armée musulmane, alors qu'elle avait refusé de capituler.

4. *Ḵharādī*: impôt foncier, payé parfois en nature, qui frappait la terre agricole qui n'était pas à l'abandon lors de la conquête islamique; désigne par extension l'ensemble des impositions foncières.

5. *Djizya*: impôt par tête, capitation, que devaient payer à l'État islamique les non-musulmans, notamment les chrétiens et les juifs, dont la présence permanente était tolérée en territoire islamique; en contrepartie, ils échappaient aux obligations militaires, avaient le droit de pratiquer, avec discrétion, leur religion, et recevaient la protection du prince musulman.



7.1. *L'Égypte arabe.*  
[Source: G. Duby, 1978].

situé dans la lignée des préfets romains et byzantins. ‘Abd Allāh fut nommé seul gouverneur d’Égypte en 23/644.

En 31/652, ‘Abd Allāh lança une expédition contre la Nubie, le Soudan actuel, atteignant Dongola, en amont de la troisième cataracte. La population, chrétienne, proche de l’Église monophysite d’Égypte, manifesta une résistance farouche. Les envahisseurs, découragés par la précision du tir des archers qui éborgnaient les cavaliers arabes et par la pauvreté du pays, préférèrent négocier. Le *bakt*<sup>6</sup> signé avec les Nubiens prévoyait que ceux-ci livreraient des esclaves et recevraient des vivres et des étoffes. Considéré par les juristes musulmans comme un traité commercial et non comme un acte politique, négocié sur pied d’égalité avec une poignée de barbares, ce *bakt* réaménagé à plusieurs reprises était encore en vigueur à la fin de l’époque fatimide. Des incidents éclatèrent parfois, tels les raids de pillards nubiens en Haute-Égypte et les luttes pour les mines d’or ou d’émeraude, mais le pays en amont d’Assouan demeura indépendant.

L’Islam s’empara aisément d’immenses territoires dès lors que ses stratifications politiques et sociales s’appuyaient sur des oppositions culturelles, mais quand il affronta des populations relativement homogènes, il échoua. Le renoncement à la Nubie faisait provisoirement de l’Égypte méridionale un « bout du monde » et devait retarder jusqu’à l’époque mamlūk l’islamisation de l’Afrique nilotique.

### Les Umayyades à Damas

L’installation en 41/661 du califat à Damas recentra vers le nord le monde islamique. La guerre maritime entre Arabes et Byzantins, qui avait débuté par la victoire des Mâts (*Dhāt al-Sawārī*), remportée en 35/655 par les marins égyptiens, porta un coup dur au commerce en Méditerranée. La mer Rouge fut désormais délaissée en faveur du Golfe et des voies de terre qui traversaient l’Égypte d’est en ouest plutôt que du nord vers le sud.

De nouveaux itinéraires prévalurent pour le grand commerce, joignant l’Asie centrale et méridionale à l’Iraq et au monde byzantin soit par les hautes terres de l’Asie intérieure, soit par la navigation sur l’océan Indien et le Golfe, puis le Tigre ou l’Euphrate. La mer Rouge, la péninsule Arabique, la Nubie et la Haute-Égypte furent délaissées; en Égypte, la liaison commerciale la plus active fut désormais celle qui traversait le Delta d’ouest en est, mettant en relation l’Occident musulman et les régions centrales de l’Empire islamique.

La crise qui devait amener Mu‘āwiya au califat avait commencé en 35/656 avec l’assassinat du calife ‘Uthmān à Médine. La première crise de

6. *Bakt*: du latin *pactum*; un des seuls traités bilatéraux conclus par les Arabes avec un peuple qui refusait l’Islam; les Nubiens livraient aux musulmans des esclaves et recevaient du blé, peut-être du vin, et des étoffes; conclu sous ‘Uthmān, en 651-652, le traité fut renouvelé et modifié à plusieurs reprises, jusqu’en 1276, date à laquelle la Nubie fut soumise à l’Égypte mamlūk par les armées de Baybars.

croissance de la communauté islamique aboutit à une division de celle-ci en groupes s'affrontant quant au rapport entre loi religieuse et pouvoir politique ou quant à la succession à la magistrature suprême. Cette rupture précoce de l'unité arabo-islamique permit aux nouveaux convertis de toute origine de s'intégrer aisément dans une structure désarticulée et évita à cette religion la tentation des disputes d'antériorité, du racisme et du repliement sur soi. Les diverses populations purent conserver lors de leur conversion à l'islam des éléments culturels anciens auxquels elles étaient attachées. Les coptes, adeptes d'un christianisme simple, authentique et sentimental, avaient refusé la théologie spéculative des Byzantins. Ils introduisirent dans un sunnisme sans inquiétude particulière leur hantise de garder un contact avec les êtres chers qui les avaient quittés. Les cimetières des *Ḳarāfa* témoignent des limites incertaines entre l'ici-bas et l'au-delà, tout autant que les nécropoles de l'ancien empire.

La révolte qui aboutit au meurtre du calife *ʿUthmān*, chef du parti umayyade, naquit parmi les troupes arabes d'Égypte; pourtant, cette province, par l'action de son gouverneur *ʿAmr*, fut associée à la défaite des prétentions du calife *ʿAlī*, tant à *Ṣiffin* qu'à *Adhruh*. A la mort de *ʿAmr*, *ʿUtba*, frère de *Muʿāwiya*, le remplaça comme gouverneur d'Égypte (44/664-665). Le chiïsme n'eut donc jamais beaucoup d'adeptes en Égypte, même si on y témoigna toujours d'une tendresse posthume pour les descendants du Prophète.

La présence arabe en Égypte se surimposa, au début, aux structures étatiques byzantines. La langue grecque, les fonctionnaires fiscaux subalternes, les circonscriptions administratives, l'aspect des monnaies avaient été conservés; le système fonctionnait au profit des nouveaux maîtres du pays et non plus de Constantinople. L'Église monophysite avait gardé son rôle de relais entre l'État, les villages et les individus. Dès lors que la présence arabe se perpétuait, un tel respect du passé n'était plus de mise. Dans une première étape, les symboles chrétiens dont l'État byzantin imposait la marque sur ses monnaies et sur le papyrus émanant de ses bureaux furent remplacés par des formules coraniques. En 87/706, dans l'ensemble du califat, on dut employer l'arabe pour rédiger les actes officiels. En Égypte, des papyrus bilingues arabe/grec étaient apparus peu après la conquête et ne devaient disparaître que vers 102/720; on trouve des textes rédigés en grec jusqu'à la fin du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle. Dans le premier quart du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, l'Égypte bascule dans le domaine linguistique arabe. La langue copte persista dans les campagnes pendant deux siècles et, plus longtemps, dans la liturgie copte jacobite. Dès le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, les historiens égyptiens, chalcédoniens ou jacobites, rédigeaient leurs chroniques en arabe. Contrairement aux Persans et aux Turcs qui adoptèrent l'islam mais conservèrent ou retrouvèrent leur langue nationale et jouirent ainsi d'une autonomie culturelle, les Égyptiens furent englobés dans l'ensemble linguistique arabe, de l'Atlantique à la Mésopotamie. Né au Moyen Age, dans des frontières qui ne reproduisaient celles d'aucun empire antérieur ni d'aucune unité naturelle, il a subsisté jusqu'à nos jours, intégrant pour la première fois la civilisation égyptienne dans un espace plus vaste que la vallée du Nil. Cet ensemble est indépendant de la force de contrainte de

l'Islam, puisque les non-musulmans y parlant arabe sont nombreux, ce qui n'est pas le cas des non-musulmans parlant turc ou persan.

Sous le califat umayyade, peu d'Arabes vécurent dans la campagne égyptienne et la cohabitation en ville des soldats musulmans, souvent yéménites, et des Égyptiens ne posa pas de problème. L'acculturation réciproque fut rapide, les uns et les autres accédant, ensemble, au mode de vie urbain, réservé jusqu'alors aux classes hellénisées. Le nombre d'individus ne participant pas à la production agricole s'accrut; citons les soldats pensionnés au *diwān* [le Trésor], les administrateurs, les artisans travaillant pour le gouverneur, les chefs militaires, les administrateurs fiscaux; or le mode de vie urbain impliquait des dépenses accrues. A partir des années 80/700, les conquêtes se ralentirent et le Trésor ne put plus faire fond sur le butin. La pression fiscale s'aggrava et la ponction se fit au détriment des campagnes.

La résistance aux nouvelles exigences fiscales fut, au début, passive, comme à l'époque byzantine. Les paysans désertèrent les villages où ils étaient enregistrés, disparaissant ou se faisant moines pour échapper à la capitation. Quand 'Abd al-'Azīz ibn Marwān élargit la capitation aux moines (65/685-85/704), les coptes trouvèrent une échappatoire dans la conversion à l'Islam. Les autorités musulmanes durent choisir entre un encouragement à la conversion entraînant une diminution des recettes fiscales ou une modification de la loi pour éviter les conversions intéressées en ne dégrévant pas les nouveaux musulmans. Kurra b. *Sharīk*, gouverneur politique et financier de 90/709 à 95/714, refusa de supprimer la capitation aux coptes convertis et fit poursuivre les fuyards, imposant en outre des taxes spéciales pour financer la guerre navale contre Byzance. Il accrut la production en mettant en culture des « terres mortes » et en implantant la canne à sucre. Son successeur reçut du calife Sulaymān b. 'Abd al-Malik l'ordre « de traire le lait jusqu'à ce qu'il tarisse, de faire couler le sang jusqu'à ce qu'il s'épuise ». Le calife 'Umar ibn 'Abd al-'Aīziz (99/717-101/720) apporta une solution juridique au problème des conversions, qu'en ardent musulman il désirait voir se multiplier: il sépara la personne du nouveau musulman — qui fut exempté de la capitation — de la terre — qui conserva son statut antérieur — et continua à obliger celui qui la cultivait à payer le *kharādī*, même s'il s'était converti.

La ponction fiscale sur la campagne égyptienne continuant à s'aggraver et les moyens traditionnels d'y échapper étant désormais interdits, en 107/725 éclata la première révolte copte. Les autorités musulmanes installèrent dans le Delta des *ḡabīla* arabes kaysites: une dizaine de milliers d'hommes, accompagnés de leurs familles, arrivèrent en trois vagues successives. On facilitait ainsi le contrôle des campagnes et, par la même occasion, on freinait le peuplement yéménite, prédominant lors de la conquête. Toujours dans un souci d'équilibre, tourné cette fois-ci contre l'influence de l'Église jacobite, on rendit en 107/725 leurs églises aux melchites. Un patriarche chalcédonien fut nommé en accord avec Byzance, alors même que la marine byzantine avait lancé un raid sur Tinnīs en 101/720 et devait en mener un autre en 118/736. Le recours simultané à l'effort militaire et à la négociation,



et le souci d'équilibrer la pression des différents groupes sociaux sont deux caractéristiques de la politique arabe médiévale.

Les grandes révoltes au début du califat abbasside

En 132/750, les Umayyades furent renversés et leur dernier calife fut tué en Égypte en août. Les guerres que se livraient, dans la steppe syrienne, Yéménites et Ḳays avaient détourné leur attention du véritable danger qui les menaçait, en l'occurrence la montée du mécontentement chez les combattants musulmans non arabes, notamment au *Khōrasān*. Le succès d'une révolte qui se développa tout d'abord dans cette lointaine province iranienne modifia l'équilibre géographique de l'Empire islamique. Le siège du califat fut transféré en Mésopotamie, hors des limites historiques du monde hellénistique et romain, bien loin de l'Égypte. Damas disparut comme centre autonome de pouvoir. La Mecque et Médine furent abandonnées par l'aristocratie kurayshite, celle des *shurafā'* notamment, assurée de trouver bon accueil auprès des califes abbassides. Fustāṭ vit sa fonction régionale valorisée et élargie, relais d'un pouvoir éloigné et séparé de la Mésopotamie par de vastes steppes.

De 150/767 à 254/868, les révoltes furent presque ininterrompues en Égypte. Les révoltes coptes se poursuivaient; le remplacement des fonctionnaires locaux chrétiens par des musulmans, en particulier dans les petites villes du Delta, suscita un nouveau motif de mécontentement chez les coptes, qui se sentirent étrangers dans leur propre pays. Ainsi, de 150/767 à 155/772, les chrétiens du Delta tentèrent de chasser par la force les fonctionnaires musulmans. En 217/832, dans la région des Bucolies, au nord du Delta, une population chrétienne fruste se souleva. La répression fut malaisée. Pour la dernière fois, des chrétiens avaient pris, seuls, les armes contre le pouvoir musulman en Égypte; dans toutes les révoltes postérieures, ils s'intégrèrent dans des mouvements menés par des musulmans.

A partir du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, les Arabes des *ḳabīla* et les soldats furent à l'origine des principaux désordres. L'enthousiasme des débuts disparaissait. Les actions militaires se déroulaient en territoire islamique, souvent contre des paysans pauvres: le butin ne pouvait plus les financer. Il fallait entretenir les soldats en temps de paix et engager des frais supplémentaires quand ils partaient en opération. Leur fidélité était fonction de la régularité des soldes. En cas de révolte, les armées locales, trop intégrées, n'étaient pas sûres: on fit venir, à grands frais, des troupes de Mésopotamie. En 193/809, une émeute militaire éclata à Fustāṭ et l'année suivante, le gouverneur se fit construire une résidence hors de la ville, sur la colline où plus tard on édifia la citadelle du Caire.

Les Arabes des *ḳabīla*, installés sur les marges du Delta, avaient conservé un mode de vie de pasteurs semi-nomades: ils convoitaient les champs cultivés par les coptes pour y faire pâturer leurs bêtes et refusaient de payer le *ḳharāj* pour les terres qu'ils occupaient. Au contraire, d'autres Arabes, devenus de véritables paysans, avaient adopté le mode de vie et les coutumes des

coptes ; ils s'en distinguaient difficilement depuis que ceux-ci s'arabisaient et s'islamisaient. Tous ensemble, ils se révoltaient contre le fisc.

La participation d'Arabes des *ḵabīla* aux révoltes est signalée dès 169/785 et le Ḥawf, le Delta oriental, fut en état de rébellion jusqu'en 194/810. De 198/814 à 217/832, l'anarchie fut totale en Égypte où l'autorité de Fuṣṭāṭ n'était plus reconnue qu'en amont de la ville, en Moyenne et Haute-Égypte. Des réfugiés venus de Cordoue en Espagne avaient constitué un État à Alexandrie et tenaient le Delta occidental. Le Delta oriental, de Ṭinnīs à Bilbays et al-Farāma, formait une autre entité. Sans entrer dans le détail des opérations, on doit rappeler qu'il fallut l'envoi de quatre mille soldats turcs et la présence en Égypte du calife al-Ma'mūn pour que l'ordre revînt en 217/832. Dès l'année suivante, les Arabes furent rayés des *ḍirwān* : délogés des obligations militaires, ils n'avaient plus droit à la pension versée par l'État.

Les descendants des Arabes de la conquête connurent trois sortes de destins. Les membres des familles aristocratiques ou commerçantes d'Arabie, ceux des *ḵabīla* installées autour des villes anciennes ou dans les villes créées en Iraq ou en Égypte, étaient devenus des citadins. Ils profitaient, comme fonctionnaires, juristes, commerçants, du développement économique des cités, prospérité née de l'étendue du marché et du domaine ouvert à leur action, et financée par les prélèvements opérés dans les campagnes.

D'autres groupes, nous l'avons dit, s'intégraient aux populations rurales indigènes et subissaient comme elles ces prélèvements fiscaux. Enfin, nombreux étaient les Arabes demeurés bédouins, soit qu'ils fussent des semi-nomades installés, comme en Égypte, en bordure des territoires cultivés, ou des grands nomades parcourant les steppes. Rejetés hors des armées, ils se marginalisaient à nouveau tout en demeurant dépendants des lois du marché qui fixaient le prix des grains qu'ils consommaient. Ils manifestaient dépit et mépris à l'égard du luxe citadin auquel ils n'avaient pas accès. Ils étaient réceptifs aux revendications des révoltés hasanides ou karmates. Le pillage des caravanes, des lieux saints, des villes mal défendues, leur permettait de rentrer en possession de biens que les guerres menées autrefois par leurs ancêtres avaient permis de réunir. Ainsi, la conquête arabe avait engendré une situation où, deux siècles plus tard, des descendants des conquérants se retrouvaient aussi bien parmi les privilégiés du régime que parmi les exploités et les exclus.

## L'Égypte autonome

### La dynastie tulunide

Sous le règne du calife al-Mu'taṣim (218/833-227/842), les esclaves turcs furent introduits en si grand nombre dans les troupes de Mésopotamie qu'ils prirent le contrôle de l'armée et exercèrent leur influence sur l'administration civile, fiscale et provinciale. Les troupes palatines avaient réduit à peu de choses le pouvoir d'un calife qu'elles faisaient et défaisaient à leur

gré. L'administration des provinces ou des groupes de provinces fut confiée à des membres de la famille califale ou à des chefs turcs qui continuèrent à résider à Bagdad ou à Samarra, déléguant à leur tour le gouvernement réel de la province à un proche. Ainsi, Aḥmad ibn Ṭūlūn arriva en Égypte en 254/868, représentant l'apanagiste Bākbāk, et ayant reçu le *ṣalāt*, autorité politique et militaire sur la province, mais non le *kharādj*, autorité financière et fiscale que conservait Ibn al-Mudabbir.

Âgé de trente-trois ans, Ibn Ṭūlūn avait, comme ses camarades turcs, d'excellentes références militaires, ayant servi sept ans à Tarse, face aux Byzantins. Mais il tranchait sur eux par sa culture religieuse et littéraire. Il mit, sa vie durant, son intelligence au service d'une ambition démesurée et usa peu de la force brutale. Dès 258/872, grâce à des intrigues menées à Samarra, Ibn al-Mudabbir était muté en Syrie.

Ibn Ṭūlūn dut tout d'abord intervenir en Haute-Égypte où trois révoltes éclatèrent en 255/869 et 256/870. Les mines d'or du Wādī al-ʿAllākī, au sud-est d'Assouan, et les esclaves de Nubie attisaient les convoitises. En 221/836, le traité avec la Nubie avait été renouvelé et les fils du roi furent reçus à Fuṣṭāṭ et à Bagdad. De même, les nomades bēdjā, installés entre la vallée du Nil et la mer Rouge, avaient conclu un traité avec lui, et l'un des leurs vivait à Assouan. Dans ce contexte, les villes du Ṣaʿīd (Haute-Égypte) s'islamisaient, de nouveaux réseaux de commerce s'établissaient avec la mer Rouge et l'Arabie ou avec le Maghreb par les pistes qui portaient des oasis. En 259/873, le plus dangereux des rebelles, Ibn al-Ṣūfī, vaincu, se réfugia en Arabie. Peu après, al-ʿUmarī, qui contrôlait les mines du Wādī al-ʿAllākī, était tué. La sécurité des liaisons vers le sud était assurée.

Ibn Ṭūlūn dut tout d'abord intervenir en Haute-Égypte où trois révoltes éclatèrent en 255/869 et 256/870. Les mines d'or du Wādī al-ʿAllākī, au sud-est d'Assouan, et les esclaves de Nubie attisaient les convoitises. En 221/836, en Syrie, il fut sur le point d'y pénétrer. Mais l'entourage du calife préféra régler l'affaire sans son aide, car on commençait à redouter son ambition. Ibn Ṭūlūn disposait du blé de l'Égypte, de l'or et des esclaves de Nubie; le tribut qu'il envoyait en Iraq était indispensable au califat pour régler la solde des troupes alors que lui-même n'avait rien à attendre de cette institution. Deux tentations guettaient le puissant gouverneur d'Égypte: se rendre indépendant du calife à l'instar des princes d'Afrique du Nord et conserver le tribut pour le financement de son armée ou, au contraire, intervenir dans les affaires intérieures de l'Iraq. En 256/870, un nouveau calife, al-Muʿtamid, avait été installé et avait confié à son frère al-Muwaffaḡ la partie orientale de l'empire. Ibn Ṭūlūn obtint du calife d'être chargé de lever le *kharādj* en Syrie et en Cilicie, et en contrepartie lui fit parvenir directement le tribut d'Égypte pour ses besoins personnels. Al-Muwaffaḡ, qui affrontait deux révoltes dangereuses, celle des Saffarides en Perse et celle des esclaves *zandj* au sud de l'Iraq, jugeait insuffisantes les sommes qu'il recevait d'Égypte. Sur des rentrées fiscales de 4,3 millions de dinars, Ibn Ṭūlūn en aurait adressé chaque année 2,2 millions au calife et en 876, il en aurait versé en sus 1,2 million à al-Muwaffaḡ. Au même moment, il est vrai, il construisait un acqueduc et un hôpital ainsi qu'une ville nouvelle, au nord-est de Fuṣṭāṭ, avec

des casernements pour ses soldats, un palais et une grande mosquée dans le style de Samarra. Ces édifices auraient été construits, selon Ibn Tagh̄rībīrdī, grâce à l'or — 1,5 million ou 2,5 millions de dinars en poids — retiré d'une tombe pharaonique découverte à proximité de Fustāṭ. Est-ce une légende destinée à justifier le refus d'aider davantage al-Muwaffaḡ, engagé, pour le salut du califat, dans une guerre difficile? Toujours est-il qu'al-Muwaffaḡ, pour chasser Ibn Ṭūlūn d'Égypte, leva une armée. Cependant, ses soldats, faute de solde, se dispersèrent à Raḡḡa.

En 264/878, Ibn Ṭūlūn envahit la Syrie sans rencontrer de résistance ailleurs qu'à Antioche; mal accueilli à Tarse en Cilicie, il venait d'y installer un gouverneur quand il dut revenir en Égypte, son fils al-ʿAbbās s'étant révolté. Le jeune prince fut ramené, prisonnier, à Fustāṭ, en ramadan 268/ février 882 et Ibn Ṭūlūn, maître incontesté de l'Égypte et de la Syrie, convia secrètement le calife à venir résider à Fustāṭ. Mais le calife, après un début de fuite, fut ramené dans sa capitale et contraint de signer un acte destituant Ibn Ṭūlūn. Celui-ci réunit à Damas, en dhū l-ḡaʿda 269/mai 883, *ḡāḡī*, juriconsultes et *shurafāʿ*, représentant le peuple musulman d'Égypte, de Syrie et de Cilicie, et obtint d'eux un vote légitimant le *djihād* contre al-Muwaffaḡ. Les pressions auxquelles celui-ci soumettait le calife enlevaient toute validité à ses actes. Seuls trois Égyptiens, dont le *ḡāḡī* de Fustāṭ, refusèrent leurs votes. Moins d'un an plus tard, Ibn Ṭūlūn mourait de maladie à Fustāṭ, en ramadan 270/mars 884.

Son fils *Khūmārawayh* lui succéda: il parvint à intégrer Tarse ainsi que la *Djazīra* (Haute-Mésopotamie) à sa principauté et, en 273/886, le califat reconnaissait à la dynastie tulunide la souveraineté de l'Égypte et de la Syrie pour trente ans. En 279/892, le calife al-Muʿtaḡid épousait, au cours des plus somptueuses noces que connut l'histoire arabe, *Ḳaṭr al-Nadā*, fille de *Khūmārawayh*, qui lui apportait un million de dinars. *Khūmārawayh* fut assassiné à Damas en 282/896, laissant le Trésor vide. Le règne de ses fils, *Djaysh* d'abord, *Hārūn* ensuite, acheva la ruine de la dynastie, incapable de défendre la Syrie contre les Karmates. Cette secte d'origine alide ismaïlienne, née en Mésopotamie au II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, avait su exploiter la rancœur des Arabes des *ḡabīla* renvoyés dans le désert depuis que les armées du califat étaient turques ou noires. Les Bédouins envahirent la Syrie à partir de 289/902 et vinrent aisément à bout de l'armée tulunide de Damas, commandée par *Ṭuḡhdj*. Tirant les conséquences de cette défaite, un général abbaside, *Muḡammad b. Sulaymān*, pénétra en Syrie et écrasa les Karmates en 290/903, puis il marcha sur Fustāṭ où il entra le 20 rabi<sup>2</sup> I 292/10 janvier 905. *Hārūn b. Khūmārawayh* venait d'être tué.

Une lecture du récit qu'al-Kindī consacre aux Tulunides met en évidence un état social en pleine évolution. Le pouvoir politique après la mort d'Ibn Ṭūlūn est fragile; il est menacé par les pairs du prince, ses parents ou ses généraux qui connaissent les fondements militaires de sa légitimité. Une fois le prince renversé, ce groupe accorde la *bayʿa* [serment de fidélité] à son successeur et fait blanchir par les clercs le nouveau prince. Ce dernier est innocenté des violences par lesquelles on a retiré le pouvoir ou la vie à son prédécesseur. Tout acte renforçant un pouvoir politique de fait, en état

d'opérer, est moralement et juridiquement recommandable. Ce consensus facile dissimule mal un désintérêt réel des hommes de religion pour les fondements juridiques d'un pouvoir provincial tant que la *khutba*<sup>7</sup> est prononcée au nom du calife. Le divorce entre société civile et compagnonnage militaire s'amorce. Un changement brutal de *kādī* ou d'imam perturbe davantage le monde des souks qu'un changement de prince. Fustāt et Damas, villes provinciales d'artisans et de commerçants, gagne-petit et austères de mentalité, se méfient des princes tulunides dont les mœurs et la culture sont imprégnés d'une indulgence persane. Cette classe moyenne est en cours de constitution à la mosquée, lieu de son identité (*ahl al-masjid*<sup>8</sup>), et l'obtention de charges juridiques devient un signe de promotion. Elle surveille avec soin les classes inférieures (*aṣfal al-nās*), fils de paysans ou de soldats mal intégrés dans la cité et, au besoin, les dénonce au pouvoir.

Une autre insuffisance de la dynastie tenait à son armée, incapable de faire face à l'étendue des territoires à protéger et d'affronter les armées de Cilicie, aguerries par de constants combats. L'armée tulunide était hétérogène, regroupant Turcs, Daylamites, Noirs, Grecs et Berbères. Ces derniers étaient issus de populations qui s'installaient dans le Delta; le Delta oriental avait fourni des Arabes de *ḡabīla* semi-nomades constituant une garde redoutée.

Ces faiblesses ne doivent pas masquer l'irrésistible montée en puissance de l'économie égyptienne. La rage avec laquelle l'armée abbaside pilla Fustāt et détruisit toutes les constructions tulunides, à l'exception de la grande mosquée, témoigne de la conscience qu'elle avait de cet essor et du danger qu'il représentait pour la prépondérance iraquienne.

### Fragile restauration abbaside : l'anarchie

De la chute des Tulunides en 292/905 à l'installation de Muḡammad b. Ṭuḡhdj comme gouverneur en 323/935, l'Égypte connut une suite de désordres qu'il serait sans intérêt de rapporter. Les gouverneurs, dont les fonctions se limitaient au militaire et au politique, se succédaient alors que la famille al-Mādharāī s'installait fermement à la tête de l'administration fiscale, s'opposant même à certaines nominations de gouverneurs. L'armée, payée irrégulièrement, s'adonnait au pillage. Pour y échapper, la population de Fustāt réclamait, par la voix des clercs, le transfert des troupes à Gizeh, requête logique puisque les Berbères menaçaient la ville. Installés sur la rive gauche du Nil, dans le Delta, dans le Fayyūm, ils agissaient pour le compte de la dynastie ismailienne des Fatimides installée en Ifriḡiya. Des contingents berbères avaient été intégrés dans l'armée égyptienne au côté des autres troupes recrutées à l'époque tulunide; seuls les Arabes des

7. *Khutba*: allocution prononcée par le *khātib*, du haut du *minbar* de la grande mosquée, lors de la prière du vendredi à midi, au cours de laquelle la faveur de Dieu était invoquée sur le calife reconnu dans la cité ainsi que, le cas échéant, sur le prince dont le gouverneur de la ville tenait sa délégation de pouvoir.

8. *Ahl al-masjid*: les gens de mosquée, ceux qui fréquentent quotidiennement ces édifices, en général des commerçants, des artisans, des juristes.



7.2. La mosquée Ibn Ṭulūn au Caire: vue partielle de la cour, du minaret et du pavillon d'ablution.  
[Source: Unesco/A. Khalil.]



7.3. Mosquée fatimide du XI<sup>e</sup> siècle. Décor de façade.  
[Source: J. Dévisse.]



7.4. Tombeau d'époque fatimide à Fustāt.  
[Source : J. Devisse.]

*ḳabīla* avaient été licenciés. Cette mosaïque d'ethnies posait des problèmes de discipline; les violents combats entre « occidentaux » et « orientaux » pré-ludaient aux grands affrontements de l'époque fatimide.

Deux institutions caractéristiques du second Moyen Age arabe, l'*ikṭā'*<sup>9</sup> et le *wakf*<sup>10</sup> se développèrent en Égypte à la fin de l'époque tulunide et pendant les désordres qui suivirent. Les soldes en espèces et les subsides en nature dus aux soldats étaient à la charge des provinces où opérait l'armée. Or, si des désordres réclamaient la présence de l'armée, les services financiers étaient les premiers touchés et, d'autre part, les transports de fonds pour les besoins d'une grande armée étaient délicats à effectuer sur une grande distance. Pour décentraliser l'opération financière, le chef de corps reçut une délégation de perception fiscale sur un district rural et dut entretenir, partiellement ou totalement, les hommes qu'il commandait ou parfois qu'il possédait. L'*ikṭā'* ancrant fermement le chef militaire au terroir qu'il contribuait à défendre, tout en déchargeant l'administration provinciale.

Des *ikṭā'* civils furent sans doute constitués au bénéfice d'administrateurs financiers, comme les *Mādhārā'ī*, pour garantir leurs avances au Trésor. Il est certain que leur charge leur permit de constituer une immense fortune (on put leur confisquer un million de dinars) en biens fonciers et immobiliers, fortune vite acquise qui attirait la convoitise des puissants. Les *Mādhārā'ī* recoururent à l'institution en *wakf* de leurs biens pour en garantir la jouissance à leurs seuls descendants.

Ces deux institutions alourdissaient l'emprise des villes sur les campagnes, aggravant le prélèvement du surproduit agricole, le paysan ne conservant, au mieux, que le strict minimum pour la survie de sa famille. Aucune capitalisation agraire n'était possible. Par ailleurs, les situations acquises étaient figées et le champ d'action des pouvoirs centraux ou régionaux restreint. Or le recours à la violence de la part des paysans disparut à la même époque, du moins sous la forme de grandes révoltes, disparition due à la surveillance plus diffuse des campagnes grâce à l'*ikṭā'* et à la supériorité militaire absolue du professionnel des armes sur le civil armée, du fait de la nouvelle technique de l'escrime au sabre ou à la lance.

## Les Ikhshidides et Kāfūr

En sha'ban 323/juillet 935, Muḥammad b. Ṭughdj, nommé gouverneur d'Égypte avec la double responsabilité du *salāt* et du *ḳharādī*, arriva à Fustāt.

9. *Ikṭā'*: délégation de perception accordée par le prince à un officier militaire ou civil sur une circonscription fiscale, à titre de rémunération d'un service rendu à l'État; cette concession était révocable.

10. *Wakf*: disposition juridico-religieuse prise par le propriétaire d'un bien foncier ou immobilier pour en figer la propriété au profit d'une institution religieuse ou d'intérêt public ou social et/ou de ses descendants. L'acte de fondation, dressé selon un protocole reconnu, garanti par une intention religieuse ou charitable, prévoit un surveillant du *wakf* et des bénéficiaires. En dernier recours, le *ḳādī* était censé faire respecter les intentions légitimes du fondateur. La fondation en *wakf* de biens privés avait pour effet recherché d'éviter une confiscation par le prince ou une dépossession des orphelins pendant leur minorité.



Sa nomination à une double charge qui allait à l'encontre de la coutume suivie depuis la chute des Tulunides avait été obtenue grâce à l'appui d'al-Faḍl b. Dja'far ibn al-Furāt, inspecteur fiscal pour l'Égypte et la Syrie. Ibn al-Furāt, qui avait été le vizir du grand *amīr* abbaside de Bagdad, Ibn Rā'īk, auquel il était lié par une alliance matrimoniale, conclut également une alliance matrimoniale avec Ibn Ṭughdj. Il avait commencé à abattre la puissance financière de la famille al-Mādhārā'ī quand il mourut en 326/938. Son fils, Dja'far b. al-Faḍl, fut vizir à la fin de l'époque kafuride et, beaucoup plus tard, sous le calife al-'Azīz. L'alliance entre une famille de financiers civils irakiens, fermiers d'impôt, et un gouverneur ou un chef militaire turc ou persan était chose fréquente à cette époque. Les Banū 'l-Furāt transportèrent, avec d'autres financiers, de Bagdad à Fustāt, un milieu culturel favorable au chiisme, facilitant indirectement la propagande fatimide.

Petit-fils d'un soldat turc de la garde de Samarra, fils d'un ancien gouverneur de Damas, Ibn Ṭughdj avait exercé de nombreux commandements. Nommé à Fustāt avec la mission de protéger le flanc occidental du califat contre une attaque imminente des Fatimides, il se voyait reconnaître le droit de constituer une principauté autonome. En 327/939, on lui attribua, à sa demande, le titre d'al-Ikshīd, le Serviteur, porté traditionnellement par les prince du Ferghāna. Dès 323/935, année de sa nomination en Égypte, il fut affronter les Berbères qui occupèrent l'île de Rōḍa (Rawḍa), en face de Fustāt, et incendièrent l'arsenal qui s'y trouvait. Repartis vers l'Ifrikiya, ils revinrent en 324/936 avec une armée fatimide attaquer l'Égypte mais ils furent vaincus. La richesse de l'Ifrikiya, l'or qu'elle recevait par le Sahara, et ses relations avec l'Andalousie et la Sicile avaient suscité un important trafic en provenance de la mer Rouge; les pistes parallèles au littoral de la Méditerranée, qui reliaient l'Afrique du Nord au Delta, aux oasis, à la Haute-Égypte, s'étaient multipliées. Elles étaient difficiles à contrôler militairement.

Reprenant la tradition tulunide, Ibn Ṭughdj considérait la Syrie comme partie intégrante de sa principauté. Il dut disputer cette province aux chefs militaires évincés de Mésopotamie et qui pensaient y trouver une compensation. Ibn Rā'īk, chassé de Bagdad par son lieutenant, Baḍkam, tenta en 326/938 la conquête de la Syrie; après d'incertains combats, Ibn Rā'īk et Ibn Ṭughdj conclurent une alliance matrimoniale et se partagèrent la province, le sud à l'Ikshidide, le nord et Damas à l'ancien grand *amīr* de Bagdad. En 330/942, le Hamdanide de Mawsil, Nāsir al-Dawla, fit tuer Ibn Rā'īk et en 332/944, il expédia son frère 'Alī, le futur Sayf al-Dawla, occuper Alep. Au même moment, le calife al-Muttaḳī, menacé à Bagdad par l'*amīr* turc Tūzūn, se réfugia à Raḳqa où Ibn Ṭughdj, à l'image d'Ibn Ṭūlūn, vint lui proposer de s'établir à Fustāt. Le calife rentra à Bagdad où, en 334/945, l'*amīr* persan Mu'izz al-Dawla instaura pour un siècle un pouvoir alide, la dynastie buyide. En 334/945 également, Ibn Ṭughdj mourait après avoir accepté de conclure la paix avec le Hamdanide d'Alep. Unudjur ibn al-Ikshīd reprit le combat et en 336/947 partagea la Syrie avec le Hamdanide qui se voyait reconnaître

les *djund*<sup>11</sup> de Ḳinnasrīn-Alep et de Homs. L'Ikhshidide conservait avec l'Égypte les *djund* de Ramla-Palestine, de Tibériade-Jourdain et de Damas. La frontière ainsi tracée devait demeurer, sauf pendant de courtes périodes, en vigueur pendant un siècle et demi.

Ibn Ṭughdj avait placé à la tête de son armée un eunuque noir, Kāfūr, personnage remarquable, alliant à des capacités militaires, administratives et diplomatiques incontestables une profonde foi sunnite. Amené à Ḳūs comme esclave tout enfant, il s'identifia plus qu'aucun de ses prédécesseurs au peuple de Fustāt, lieu où il aimait à se promener. Kāfūr dirigea l'État ikhshidide après la mort d'Ibn Ṭughdj, sous le principat d'Unudjūr (334/946-349/961) et de 'Alī (349/961-355/966), les deux fils de celui-ci. De 355/966 à 357/968, date de sa mort, Kāfūr exerça officiellement, avec le titre d'*al-Ustādh*, le pouvoir en Égypte et en Syrie méridionale, pouvoir reconnu par le calife abbaside.

L'époque kafuride fut marquée par la montée de l'insécurité en Égypte et en Syrie. Aux menaces fatimides venues de l'ouest s'ajoutait l'agressivité nouvelle des Nubiens, au sud, qui attaquèrent les oasis en 339/950 et Assouan en 345/956. Les Bédouins d'Arabie et de Syrie s'en prenaient aux caravanes de pèlerins. Pour certains historiens, les Fatimides, trop occupés à réprimer les révoltes en Afrique du Nord, auraient harcelé l'Égypte par l'intermédiaire de leurs alliés, notamment les Karmates et les Nubiens. D'un autre côté, ces incidents sont à mettre en rapport avec la fréquence des disettes en Égypte à cette époque, par suite de crues insuffisantes. Les Bédouins comme les Nubiens achetaient des céréales, et lorsque la montée des prix en Égypte rendait les termes de l'échange trop défavorables pour eux, ils recouraient aux armes pour se nourrir à bon compte.

Kāfūr renforça donc l'armée, introduisant des esclaves noirs achetés sur les marchés de Haute-Égypte. Ces *Kāfūriyya* ne s'intégrèrent jamais complètement aux *Ikshīriyya* des *ghulām* blancs, turcs ou daylamites, et ils formèrent deux groupes distincts et hostiles. Kāfūr avait écarté ceux de ses anciens compagnons d'armes qui auraient pu lui porter ombrage et il avait acheté le dévouement des autres en leur accordant de larges *ikṭā'*. Après sa mort, les grands officiers ne surent pas lui trouver un successeur parmi eux et se laissèrent manœuvrer par Ibn al-Furāt. Le régime original institué par Kāfūr ne lui survécut pas. S'il s'était trouvé un homme de sa trempe parmi les chefs militaires réunis à Fustāt au printemps 358/969, un régime préfigurant celui des Mamlūk aurait pu naître, trois siècles plus tôt, au bord du Nil.

## L'Égypte impériale

### Les trois premiers imams fatimides d'Égypte

Au début de l'été 358/969, le général fatimide Djawhar remporta, sur les deux rives du Nil, en aval de Fustāt, une victoire qui lui donna accès à

11. *Djund*: circonscription territoriale correspondant à une unité de recrutement militaire.

cette ville et contraignit les chefs ikhshidides et kafurides à s'enfuir en Syrie. L'incapacité de ceux-ci à s'unir et à organiser la défense du pays face aux Berbères expliquait une défaite que leur incontestable supériorité dans la technique du combat aurait dû leur éviter. La victoire fatimide avait été préparée par des propagandistes disposant de fonds importants, qui exercèrent leur action psychologique sur une opinion désorientée par le vide politique régnant après la mort de Kāfūr et anesthésiée par l'effet d'une très grave famine. Les sympathies alides des notables iraqiens de Fustāṭ avaient facilité les choses. Le recours aux armes avait fait aboutir un long processus de déstabilisation de l'État en Égypte. L'intelligence du combat politique et idéologique permit à al-Mu'izz et à ses successeurs de parvenir à d'excellents résultats avec des armées médiocres.

Djawhar venait de conquérir l'Égypte pour son maître, l'*imām* fatimide al-Mu'izz, demeuré en Ifrīḳiya. Avant de pouvoir inviter celui-ci à le rejoindre, il restait à Djawhar deux tâches à accomplir : créer une capitale digne de recevoir un calife et assurer la sécurité du pays. Il fonda Le Caire (al-Kāhira), au nord de Fustāṭ, y construisit un palais pour l'*imām*, une mosquée palatine, connue aujourd'hui sous le nom d'al-Azhar, et des casernements pour les différents corps de troupe. Il fit vite car dès 360/971, les premiers édifices étaient achevés et Djawhar envoya un message à son maître lui annonçant qu'il était attendu dans sa nouvelle capitale.

Assurer la sécurité de l'Égypte fut plus malaisé. Il faut dire un mot de la doctrine fatimide pour la resituer dans les luttes idéologiques de l'époque. Al-Mu'izz se prétendait descendant d'al-Ḥusayn, le fils de Fāṭima, fille du prophète Muḥammad, et de 'Alī, successeur spirituel du Prophète. Le principe généalogique avait été le prétexte des révoltes alides contre les Umayyades, persécuteurs de la Famille, puis contre les Abbasides, accusés d'avoir détourné à leur profit l'héritage de la Famille. À côté du chiisme imamite qui reconnaissait douze descendants de 'Alī, le chiisme ismaïlien, qui n'en reconnaissait que sept, avait concentré les revendications religieuses et sociales les plus radicales du mouvement. Issu de l'ismaïlisme, le karmatisme avait, à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, menacé par les armes la théocratie abbaside. Remettant en cause les rites religieux et l'éthique sociale et familiale, il allait au-devant des aspirations secrètes de ceux qui ne s'étaient pas intégrés dans les nouveaux circuits urbains. Il ne pouvait emporter l'adhésion des bourgeoisies, à l'exception de quelques esprits d'élite. Il ne put survivre à une défaite militaire qu'en s'institutionnalisant sur la parcelle de territoire qu'il contrôlait et en mettant sa force militaire au service d'ambitions étrangères.

Le mouvement fatimide avait une origine identique mais s'était séparé des Karmates au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, lorsque ceux-ci avaient étendu leur influence sur la Syrie. 'Ubayd Allāh al-Mahdī, l'*imām* fatimide, avait quitté Salamiyya pour l'Ifrīḳiya où il fonda un califat. S'appuyant sur le dévouement total de quelques groupes berbères, ses successeurs prirent possession de la plus grande partie de l'Afrique du Nord et de la Sicile ; ils se préparèrent à la conquête de l'Égypte, qui constituait une étape avant celle de Bagdad. En

Égypte, l'islam qu'ils prêchaient ne pouvait guère choquer : quelques différences de détail dans le rituel, un droit égal à l'héritage pour les femmes, un moralisme assez rude à l'égard de celles-ci ne pouvaient rebuter les sunnites de Fustāt qu'attirait par ailleurs la dévotion à la Famille. Djawhar, dans sa lettre *d'amān* au peuple de Fustāt, avait promis le rétablissement du pèlerinage, la reprise du *djihād*, l'entretien des mosquées et un salaire pour leur desservants. Il n'eut à affronter aucune opposition religieuse et conserva le même *kādī* qui continua à juger dans la mosquée de 'Amr. Il est vrai qu'à côté de la doctrine publique, proche de l'imamisme duodécimain, une doctrine secrète était réservée aux initiés.

Les Karmates, qui avaient condamné ouvertement les rites et notamment le pèlerinage, ne se résignaient pas au voisinage des Fatimides. Le prétexte de la guerre fut l'invasion de la Syrie par une armée berbère envoyée par Djawhar dans les mois qui suivirent la chute de Fustāt. L'ancien domaine ikhshidide — Ramla, Tibériade et Damas — fut conquis par le général kutamite Dja'far b. Falāh. Profitant de l'affaiblissement des Hamdanides, consécutif à la mort de Sayf al-Dawla et de Nāṣir al-Dawla, Dja'far expédia une armée contre Antioche que les Byzantins venaient d'occuper. Mais Dja'far dut rappeler son armée car il était attaqué à Damas par les Karmates, agissant au nom du calife abbaside de Bagdad, et venant reprendre en main la Syrie. Depuis la mort de Kāfūr, ils avaient fait entrer cette province dans leur mouvance. Dja'far b. Falāh fut tué en 360/971, la Syrie évacuée par les Fatimides. Djawhar repoussa avec peine les Karmates assiégeant Le Caire.

En ramadan 362/juin 973, l'*imām* al-Mu'izz prit possession de sa nouvelle capitale et de son palais. Au printemps 363/974, les Karmates attaquèrent à nouveau Le Caire mais, repoussés par l'*amīr* 'Abd Allāh, fils d'al-Mu'izz, ils refluèrent sur la Syrie qu'ils durent également abandonner. La sécurité était revenue à l'est ; au nord, la navigation commerciale sur la Méditerranée put se développer grâce à un accord avec Byzance et, au sud, le *baḡt* avec le souverain chrétien de Nubie fut renouvelé. En effet, la véritable vocation de l'Empire fatimide fut le commerce. L'action du conseiller d'al-Mu'izz, Ya'kūb ibn Killis, fut décisive en ce sens. Ce juif iraquien, commerçant en Syrie, converti à l'islam sous Kāfūr, informateur d'al-Mu'izz lors de la conquête de l'Égypte, vizir pendant la plus grande partie du règne d'al-'Azīz, fils d'al-Mu'izz, se voulait un savant en ismaélisme ; il eut une politique extérieure avisée. Préférant soutenir des protectorats en Syrie plutôt que d'engager des opérations militaires coûteuses, il fut surtout attentif au bon fonctionnement des relations économiques. Il posséda des établissements agricoles en cette province qui permettaient d'importer du blé en Égypte les années de disette, ou encore d'en exporter à Byzance. Ce commerce du grain, très bénéfique, est encore mal connu des historiens alors que, grâce aux documents de la Géniza du vieux Caire, l'activité des marchands juifs de Fustāt a pu être étudiée. Il s'agit d'un négoce à longue distance portant sur des marchandises de prix élevé ou très élevé, et reliant l'Europe méridionale et l'Afrique du Nord à l'océan Indien et à la Corne de l'Afrique. Les marchands ismaéliens étaient eux aussi actifs au Yémen et

en Inde, de même qu'en Syrie; ils implantèrent dans les villes étapes des communautés professant leurs croyances.

Une fois les Karmates vaincus et la famille disparue d'Égypte, le pèlerinage put reprendre en 363/974 et on prononça l'invocation en faveur du souverain fatimide à La Mecque et à Médine, désormais approvisionnées en blé du Nil. Les pèlerins de tout le monde islamique participèrent à la glorification de la dynastie du Caire.

Sous le règne d'al-ʿAzīz (365/975-386/996), l'Égypte connut le calme et la prospérité. Son rayonnement s'étendit sur la Méditerranée méridionale, l'Afrique du Nord, la péninsule Arabique, la Syrie centrale et méridionale. Dans cette dernière province, il fut menée une politique très prudente jusqu'à la mort d'Ibn Killis, en 381/991, surtout vis-à-vis de Tripoli qui constituait, sur le littoral, la frontière avec les Hamdanides et les Byzantins et qui permettait d'évacuer une partie du blé syrien. De 382/992 à sa mort en 386/996, al-ʿAzīz se lança dans des actions aventureuses. S'appuyant sur une armée profondément réformée à partir de 369/980 par l'introduction de cavaliers cuirassés turcs et l'amélioration du génie de siège, il s'attaqua au Hamdanide d'Alep et à son puissant protecteur byzantin; au même moment, il installait un gouverneur fatimide à Damas et pourchassait les Bédouins de Palestine. Al-ʿAzīz vit la victoire sourire à ses généraux mais, dans les mois qui précédèrent sa mort, il tenta en vain de rassembler une armée puissante pour aller affronter en personne les Byzantins.

Il légua à son fils al-Ḥākim, qui régna de 386/996 à 411/1021, une situation moins brillante qu'il ne le paraissait. Fustāt et Le Caire, double capitale du plus riche empire de l'époque, avaient connu un formidable accroissement démographique: soldats berbères, turcs, noirs, commerçants irakiens et syriens, artisans, hommes de mosquée, fonctionnaires affluaient vers ces villes où l'or passait pour couler à flots. L'afflux des tributs provinciaux et les perceptions effectuées sur les trafics traversant l'Égypte provoquaient une accumulation du métal précieux. Mais la principale ponction fiscale, en métal et en nature, était exercée au détriment des campagnes égyptiennes ou des artisans des villes de province. Fermiers d'impôts et fonctionnaires fiscaux en prélevaient pour leur compte personnel une large part; souvent juifs et chrétiens, ils avaient provoqué parmi les sunnites de Fustāt une réaction de rejet des minoritaires, déjà sensible à l'époque d'Ibn Killis. Les courtisans du Caire, les fonctionnaires, les chefs militaires et les grands marchands disposaient de moyens de paiement tels qu'en cas de menace de disette, la demande solvable submergeait l'offre, aggravant la hausse des prix. La disette se propageait alors sur les marchés périphériques, suscitant l'agressivité des Bédouins et des provinciaux.

La promotion rapide des Turcs dans l'armée et les bénéfiques financiers qu'ils en tiraient provoquèrent la jalousie des *ḡabīla* berbères qui s'emparèrent du pouvoir à la mort d'al-ʿAzīz, profitant du jeune âge d'al-Ḥākim. Les soldats orientaux persécutés s'allièrent avec les eunuques slaves (*al-ṣaḡālība*) et avec les fonctionnaires chrétiens et irakiens pour éliminer les Berbères.

Al-Ḥākim fut le dernier souverain arabe de l'histoire à avoir exercé un pouvoir absolu sur un vaste empire. Il n'eut pas de vizir mais un chef

de *dīwān* qui fut également l'intercesseur entre l'imam et ses sujets. Très vite, il ne nomma plus de chefs des armées mais désigna un général pour la durée des opérations. Il fit exécuter nombre de *kādī* malhonnêtes mais, quand il en eut découvert un sans tache, il respecta, à de rares exceptions près, son indépendance. Dans sa jeunesse, al-Ḥākīm avait été le témoin du parasitisme des courtisans d'al-ʿAzīz; plus tard, sans la protection de son précepteur, Bardjawān, il aurait été tué par les Kutamites. Il en garda, sa vie durant, haine et mépris pour les gens du palais. Aimant à fréquenter Fustāt, ses souks et ses quartiers populaires, il eut, contrairement à son père et à son grand-père, des contacts directs avec les commerçants et les artisans sunnites. Il prit conscience et du poids que faisaient peser sur le pays réel le luxe et les fortunes vite amassées de la cour, et de la barrière que dressaient entre le souverain et ses sujets les dignitaires civils et militaires. Il tenta de faire disparaître ce corps intermédiaire en exécutant tous ceux qu'il soupçonnait de malhonnêteté ou d'ambition personnelle. Il échoua dans son entreprise car il n'avait pas trouvé d'écho parmi les sunnites de Fustāt; souffrant des tensions engendrées par le pouvoir absolu, il tenta de les résoudre. Son esprit fragile n'y résista pas: des bouffées d'une folie bouffonne, sanguinaire, désespérée, le submergèrent.

Sa politique religieuse fut incohérente. Il essaya de faire prévaloir le rituel fatimide à Fustāt, puis, pour attirer les sunnites, il poussa chrétiens et juifs à se convertir à l'islam; construisant des mosquées sur leurs lieux de culte, en 399/1009, il fit même abattre le saint sépulcre à Jérusalem. A la même époque — de 396/1006 à 404/1013 — il se montra tolérant envers le rituel sunnite et nomma des enseignants sunnites au *Dār al-ʿilm* qu'il créa<sup>12</sup>. Puis il revint aux interdictions du rite sunnite et, en 408/1017, il laissa des Persans se livrer au prosélytisme fatimide. Ce fut un échec. Les propagandistes qui n'avaient pu se cacher furent massacrés et, l'année suivante, al-Ḥākīm assistait à la mise à sac des quartiers nord de Fustāt par les soldats noirs. Sentant inconsciemment que sa tentative de fonder une monarchie directe sur un consensus des classes moyennes urbaines sunnites, en éliminant la médiatisation des bureaux et de l'armée, avait échoué, il se désintéressa de Fustāt, se plut aux promenades solitaires sur le Mukattam, et autorisa juifs et chrétiens qui le désiraient à abjurer l'islam qu'il leur avait imposé dix ans plus tôt. Son meurtre maquillé en disparition fut commandé par son proche entourage qui craignait de nouvelles épurations. Quelques-uns des adeptes de sa foi fondèrent en Syrie la secte des druzes.

Les *ḡabīla* arabes avaient causé de nombreux troubles pendant le règne d'al-Ḥākīm. Abū Raḡwa, un Umayyade, souleva les Berbères zanāta et les Arabes Banū Ḳurra en Tripolitaine. Vainqueur de plusieurs armées fatimides, il menaça Fustāt en 396/1006. La population civile montra alors son

12. *Dār al-ʿilm*: la « maison de la science », établissement d'enseignement religieux et de propagande doctrinale doté d'une bibliothèque, fondé par l'imām fatimide al-Ḥākīm; par certains aspects, elle préfigure les *madrasa* sunnites fondées par les Seldjukides pour encadrer la diffusion de l'idéologie religieuse dominante.

attachement à al-Ḥākim; des trahisons furent signalées à la cour et dans des corps berbères. Grâce à l'appui des Nubiens, Abū Raḳwa fut pris et on l'exécuta près du Caire. L'armée fatimide avait donné des signes d'impuissance et sa mise en œuvre avait coûté au Trésor un million de dinars. Aussi, quand, en 402/1011, le chef ṭayy de Palestine, Ibn al-Djarrāḥ, installa à Ramla comme calife un Hasanide de La Mecque, al-Ḥākim acheta des intelligences parmi les proches d'Ibn al-Djarrāḥ et obtint le retour de l'anticalife à La Mecque sans faire appel à l'armée. De même, la conquête de la ville et de la province d'Alep en 407/1016 fut le résultat d'habiles actions diplomatiques.

### La grande crise du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle

Sous le règne d'al-Zāhir (411/1021-427/1036) et de celui de son fils, al-Mustaṣṣir (427/1036-487/1094), la politique suivie ne fut plus déterminée par la volonté de l'imam mais par un jeu complexe de pressions exercées par des groupes d'intérêt. Jusqu'en 454/1062, la situation de l'empire se dégradait régulièrement sous l'effet des défauts signalés plus haut. L'armée rassemblait des ethnies variées, souvent hostiles, ainsi que des statuts différents, alliés berbères ou arabes, *ghulām*, esclaves noirs, mercenaires. En temps de paix, elle consommait la majeure partie des revenus publics. Quand elle entrait en action, il fallait en outre équiper en monture et en armes le soldat et lui verser une solde supplémentaire. La condition de soldat représentait davantage la garantie d'une rente servie par l'État que l'exercice du métier des armes. Les édits réitéraient l'injonction de rayer des livres de la pension publique les descendants de soldats qui ne servaient plus l'État, mais la pratique était laxiste. Chaque groupe ethnique était administré par un *dīwān* spécial et la masse monétaire à la disposition du Trésor ne s'accroissant pas alors que se multipliaient les ayants droit — famille élargie de l'imam, *shurafāʾ*, fonctionnaires, troupes — des conflits d'intérêt surgissaient constamment. Mal payés, les soldats pillaient les campagnes et les faubourgs. L'armée n'était plus un facteur d'ordre mais la cause essentielle de l'insécurité.

Les villes étaient surpeuplées: les cimetières du Ḳarāfa étaient habités par des populations chassées des campagnes par les infiltrations bédouines, et les élites quittaient les quartiers extérieurs pour trouver la sécurité au centre de Fuṣṭāṭ ou du Caire. Les grandes fêtes musulmanes étaient attendues avec anxiété par les commerçants car la foule se livrait à des pillages dans les souks fermés. Les disettes s'aggravaient et se rapprochaient. Les citadins arrachaient aux paysans leurs bœufs de labour ainsi que les espaces inondables où les dignitaires du régime élevaient d'immenses troupeaux, car l'abondance du numéraire en ville augmentait la consommation de viande. Dès que l'on pouvait « espérer » une mauvaise crue, la spéculation faisait monter le prix du blé. Al-Djardjaraʿī, vizir de 418/1027 à 437/1045, réussit à juguler la hausse en imposant un marché unique des grains et en encourageant la concurrence à la baisse entre les boulangers, mais tous les grands officiers, l'imam y compris, stockaient et spéculaient.



7.5. Égypte : vase (fatimide) de céramique lustrée du x<sup>e</sup> siècle.  
[Source : © Freer Gallery, Washington.]



On assistait également à une déstabilisation générale des populations de la frange désertique : les trois grandes *ḵabīla* de Syrie, Ṭayy, Kalb et Kilāb, nouèrent une alliance en 415/1024 et des émissaires prirent contact avec les *ḵabīla* du Delta et de Tripolitaine. La solidarité de situation transcendait les anciennes oppositions : on voulait obtenir pour les troupeaux l'accès aux terres cultivées et, accessoirement, piller les villes. Une variation climatique, des hivers plus secs, expliquent peut-être ce phénomène. Jusqu'en 433/1041, le général fatimide al-Dizbirī réussit, pratiquement sans aide du Caire, à tenir les *ḵabīla* en échec en Syrie. En Haute-Égypte, on profita de la trahison du ziride Ibn Bādīs pour expédier en Tripolitaine et en Ifrīḵiya les Banū Hilāl et les Banū Sulaym qui ravageaient le Ṣaʿīd (442/1050).

En 451/1059, les Fatimides remportèrent leur dernière grande victoire diplomatique ; un général turc, al-Basāsīrī, envoya en captivité le calife abbaside al-Ḳāʿim et fit prononcer dans les mosquées de Bagdad l'invocation en faveur d'al-Mustansīr. Mais, quelques mois plus tard, Tughril Bek, chef des Seldjukides, les nouveaux maîtres sunnites de l'Orient, reprenait Bagdad et rétablissait al-Ḳāʿim. Juste retour des choses, en 462/1070, le général fatimide Nāṣir al-Dawla, en rébellion à Alexandrie, reconnaissait le califat abbaside et, en 464/1072, enfermant al-Mustansīr au Caire, il appelait à l'aide les Seldjukides. L'État fatimide aurait pu s'achever à cette occasion.

Une grande famine, qui débuta en 454/1062 et fut très grave à partir de 457/1065, avait fait périr une large part de la population de l'Égypte. Al-Mustansīr vendit les trésors de la dynastie et ne survécut que grâce à des aumônes. Tout l'édifice, miné par les parasites qu'il avait abrités, s'effondrait. En 466/1073, l'imam appela à l'aide l'arménien Badr al-Djamālī, le gouverneur de Palestine. Arrivé au Caire en *djumāda* 466/janvier 1074, ce rude homme de guerre exécuta les grands officiers, dispersa les armées dévoyées et reconstitua autour de ses troupes arméniennes une armée réduite et efficace. Il reçut le titre de vizir avec les pleins pouvoirs. Il alla réprimer les Noirs qui ravageaient la Haute-Égypte, revint en 468/1076 défendre Le Caire attaqué par le Turc Atsiz, allié des Seldjukides et chassa du Delta, en 469/1077, les Berbères lawāta, vendant au marché 20 000 femmes de cette *ḵabīla*. Entre-temps, il était passé en Syrie, n'avait pu reprendre Damas mais avait consolidé la domination fatimide sur les ports de Palestine. Il fit protéger les villes de Syrie par des enceintes de pierre et c'est sur l'ordre de Badr que furent édifiées les trois portes monumentales du Caire fatimide qui subsistent de nos jours.

Pour permettre aux paysans de reprendre la culture de leurs champs dévastés, il fit une remise de trois années d'impôt. Il réforma les circonscriptions territoriales et réorganisa sur de nouvelles structures l'État et l'armée, prolongeant ainsi d'un siècle la vie du régime fatimide. Les textes d'al-Ḳalkashandī et d'autres auteurs décrivant le fonctionnement des institutions fatimides font référence à l'État issu de la réforme de Badr, très différent du premier État fatimide.

Le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, agonie du régime fatimide

A la suite de la crise de 454/1062-468/1076, l'Empire fatimide était mort. On ne disait plus l'invocation en faveur d'al-Mustanşir, ni en Ifrīkḡya, ni à La Mecque, ni à Alep, ni à Damas. L'Égypte, restructurée sur la vallée du Nil, cicatrisait ses blessures. Alexandrie retrouvait sa prospérité grâce au trafic avec l'Italie, et Kūs, préfecture de Haute-Égypte, distribuait les esclaves noirs de Nubie et les épices de l'Inde. En 487/1094, Badr puis al-Mustanşir mouraient. Al-Afdal, fils de Badr, proclama calife al-Ḥasan, un jeune fils d'al-Mustanşir, et emmura vif son frère aîné Nizār. Le maître de la *daʿwa* Ismaïlienne en territoire seldjukide, Ḥasan b. al-Şabbāh, reconnut Nizār comme imam; son mouvement, celui des «Assassins», qui, comme le mouvement druze, se développa uniquement hors d'Égypte, fit disparaître la *daʿwa* fatimide classique<sup>13</sup>.

Al-Mustanşir avait régné près de trois quarts de siècle. Pendant la période à peine plus longue qui s'écoula jusqu'à la disparition de la dynastie, six califes se succédèrent. Aucun n'exerça la réalité du pouvoir, aucun ne choisit son successeur. L'autorité était détenue par les vizirs militaires: certains conquièrent le pouvoir à la pointe du sabre, d'autres le tinrent de leur père. Certains, tels Ṭalāʿi b. Ruzzīk, furent remarquables, d'autres ne furent que des brigands parvenus. Dans une Égypte où l'enseignement de la doctrine fatimide semble avoir disparu, ils affichèrent des convictions religieuses variées. Al-Afdal Kutay-fāt, petit-fils de Badr, instaura l'imamisme duodécimain et installa quatre *ḡadī* de quatre rites. Ridwān fut sunnite et ouvrit une *madrassa* shafite à Alexandrie. La population semblait indifférente à l'orientation de l'islam au pouvoir, et l'attachement à la dynastie n'était motivé que par la fierté liée au fait que le centre du pouvoir islamique était sur le sol égyptien. Seule la présence d'un vizir non musulman, Bahrām, portant le titre de «Sabre de l'islam», fut mal acceptée.

En effet, trois ans après la mort de Badr, les Francs pénétraient en territoire musulman, bousculaient les Seldjukides et, en 492/1099, se rendaient maîtres de Jérusalem. Ils écrasaient les Fatimides à Ascalon. Pendant de longues années, les choses en restèrent là, sauf quelques escarmouches. Il n'y eut pas de complicité active entre Francs et Fatimides mais plutôt chez ces derniers une certaine nonchalance qui s'explique facilement. Au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, l'État fatimide tirait ses ressources des perceptions de tribut en numéraire et du trafic des grains. Il devait contrôler des territoires étendus et tenir la Bekāʿa et le Hawrān syriens. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, le prix des céréales avait chuté à la suite des hécatombes qui avaient frappé la population au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et, sans doute aussi, grâce à l'extension des terroirs cultivés à la suite d'un nouveau changement climatique en Syrie. L'or, plus rare en Syrie, circulait surtout entre l'Inde et l'Occident. Il suffisait donc aux Fatimides de tenir la vallée du Nil et les comptoirs maritimes

13. *Daʿwa*: désigne à la fois telle ou telle doctrine chiite, souvent ismaïlienne ou fatimide, diffusée par des missionnaires clandestins ou semi-clandestins, et l'ensemble des moyens de propagande mis à leur disposition.

de Palestine, fréquentés comme Alexandrie par les marchands italiens. L'armée fut regroupée sur le sud de la Palestine et l'Égypte, prête à affronter les Seldjukides, désireux de restaurer le sunnisme au Caire. Pour les Fatimides, la présence des croisés en Syrie, dressant une barrière entre les Seldjukides et l'Égypte, détournant le trafic de la mer Rouge vers la vallée du Nil, n'était pas inutile. Or, jusqu'en 549/1154, date de l'installation de Nūr al-Dīn à Damas, aucune solidarité musulmane pour chasser les Francs de Syrie ne s'était manifestée. L'Égypte, à qui cette présence n'infligeait qu'un préjudice moral, ne se sentait pas plus concernée que les autres États musulmans.

Nūr al-Dīn, appuyé sur une puissante armée, entreprit la reconquête de la Syrie. L'État fatimide, fragile, dont l'armée était partagée en ethnies rivales, avait le choix entre une politique d'appui à la contre-croisade, politique qui l'exposait aux coups des Francs ou, au contraire, un appel à ces derniers contre Nūr al-Dīn, désireux de reprendre à son compte le projet de restauration sunnite des Seldjukides. Les partis qui se disputaient le pouvoir au Caire choisirent successivement l'une ou l'autre des deux options, parfois les deux ensemble, espérant rester maîtres du jeu. Ils accélérèrent la décadence de l'État.

En 548/1153, les croisés sortirent de leur neutralité vis-à-vis de l'Égypte et s'emparèrent d'Ascalon. L'installation de Nūr al-Dīn en Syrie centrale les incitait à rechercher une compensation en Égypte. Pour les vizirs fatimides qui étaient souvent d'anciens gouverneurs de Ḳūs, le premier souci était la protection du grand itinéraire méridien de la mer Rouge à Alexandrie, par la Haute-Égypte. Ils auraient été prêts à verser de fortes sommes en dinars d'or à Nūr al-Dīn pour qu'il les déchargeât du soin de défendre la frontière orientale. Pourtant, Ṭalā'ī b. Ruzzīk lança deux expéditions en Palestine franque. Il en sortit victorieux mais n'obtint aucun résultat durable, Nūr al-Dīn étant resté inactif. En 556/1161, les Francs lançaient une offensive contre l'Égypte: ils devaient en lancer quatre autres, parfois à l'appel des vizirs du Caire, jusqu'en 564/1169. Ce ne fut qu'en 558/1163 qu'ils se heurtèrent à des troupes envoyées par Nūr al-Dīn et commandées par *Shirkūh* et le neveu de celui-ci, Ṣalāḥ al-Dīn. Les promesses non tenues, les changements brutaux d'alliance, les trahisons du vizir Ibn Sallār et du calife al-ʿAḏīd rendaient les actions militaires inopérantes. Aussi, en 564/1169, *Shirkūh* prit pour lui-même le poste de vizir fatimide. Il mourut peu après et Ṣalāḥ al-Dīn le remplaça.

Le dernier vizir fatimide fut donc un général kurde sunnite, vassal du prince de Damas, le Turc sunnite Nūr al-Dīn, dont le nom était prononcé, dans l'invocation, à la suite de celui de l'imam al-ʿAḏīd. Situation insupportable pour ce dernier qui chargea *Djawhar*, un eunuque, d'assassiner Ṣalāḥ al-Dīn. Le vizir, informé de la chose, fit exécuter *Djawhar*; la garde noire du Caire se révolta. Un combat très dur s'engagea et al-ʿAḏīd dut désavouer les soldats noirs qui se faisaient tuer pour lui. La garde fut massacrée. Ṣalāḥ al-Dīn, que la fiction du califat fatimide servait, refusait, malgré les objurgations de Nūr al-Dīn, d'y mettre fin. Mais, en 566/1171, un Persan prononça publiquement la *khutba* au nom du calife abbaside et, ainsi, l'imamat fatimide



7.6. Égypte : bol (fatimide) de céramique lustrée du XI<sup>e</sup> siècle.  
[Source : © Freer Gallery, Washington.]

d'Égypte disparut sans qu'on eût à chasser al-ʿAḏīd. Celui-ci eut le bon goût de mourir, au même moment, de mort naturelle. Un régime, vieux de deux siècles, quittait définitivement la scène politique sans que la population du Caire ne manifestât la moindre émotion.

Les monuments islamiques d'Égypte édifiés avant 566/1171

La plupart des beaux monuments arabes qui s'offrent à la vue du visiteur qui aborde Le Caire datent de l'époque ayyubide et mamlūk. Au vieux Caire et dans la province égyptienne, à part quelques exceptions à Luxor, Kūs et Alexandrie, les vestiges d'architecture médiévale, antérieurs aux croisades, sont en général chrétiens. Pourtant, les cinq premiers siècles de présence arabe en Égypte ont laissé en témoignage à la postérité quelques bâtiments, peu nombreux et souvent très remaniés, mais par-



7.7. *Bāb al-Naṣr*: une des portes de l'enceinte de la ville fatimide.

[Source: *Les mosquées du Caire*, par G. Wiet, p. 8; photo Albert Shoucair; © Hachette, Paris.]

ticulièrement imposants par la taille, le style et la puissance spirituelle dont ils ont été investis lors de leur fondation ou qu'ils ont acquise au cours de l'histoire.

Quatre grandes mosquées ont été fondées par ou pour quatre maîtres prestigieux de l'Égypte. La grande mosquée de Fustāṭ fut construite à proximité immédiate du Nil par le gouverneur ʿAmr ibn al-ʿAṣ en 20-21/641-642. Agrandie, remaniée, modernisée à plusieurs reprises, elle ne conserve pas de traces visibles de son premier état. Il faut espérer que la Direction des antiquités égyptiennes qui procéda à d'importants travaux entre 1970 et 1975, mettant à jour les fondations des extensions successives, publiera les relevés et les photographies auxquels elle a dû procéder à cette occasion.

En 265/879, Ahmad ibn Ṭūlūn créa, sur la hauteur d'al-Kaṭāʾiʿ, au nord-est de Fustāṭ, la grande mosquée qui porte son nom (voir fig. 7.2). Beaucoup mieux conservée et beaucoup moins transformée, car elle ne fut jamais



7.8. Mosquée *al-Djuyūshī*. Vue générale du côté est.

[Source : © D<sup>r</sup> Fehervari, School of Oriental and African Studies, Londres.]

complètement adoptée par la population, la mosquée préserve au cœur de la ville animée et bruyante un vaste champ de silence et de dévotion, dans un cadre de beauté simple, sévère et rigoureuse. L'historien britannique K. A. C. Cresswell a analysé ce vaste ensemble de bâtiments; autour d'une cour presque carrée de 92 mètres de côté, s'ouvrent des arcs élégants et élevés sur quatre portiques, comportant cinq travées sur la *qibla*, deux sur les trois autres côtés. La vocation de Miṣr-Fuṣṭāṭ à être une des capitales temporelles et spirituelles du monde islamique s'affirmait pour la première fois avec la fondation par un pieux guerrier turc de cet admirable monument de briques cuites, tout imprégné d'influences asiatiques.

Djawhar, lorsqu'il fonda en 359/970 Le Caire pour son maître al-Muʿizz, édifia au cœur de la nouvelle capitale, au nord d'al-Kaṭāʿiʿ, une grande mosquée connue de nos jours dans le monde entier sous le nom d'al-Azhar. L'animation qu'elle connaît contraste avec le silence et la solitude qui étreignent le visiteur d'Ibn Ṭūlūn. Le Caire fut fondé par des Africains; l'acculturation de l'Afrique à l'Islam fut le fait des enseignants d'al-Azhar. Le succès de cette institution comme lieu privilégié de diffusion du savoir musulman aux peuples arabes et non arabes explique que l'édifice dut être agrandi à plusieurs reprises et que seule la cour témoigne encore du plan fatimide originel. Toute l'histoire de l'Égypte et de son rôle au-delà de ses frontières se lit dans ces bâtiments accolés. La fondation du Caire fut véritablement le départ d'une grande aventure.

Al-Ḥākīm acheva en 400/1010 une grande mosquée à la limite nord de la

ville du Caire. Les sites occupés par ces quatre monuments témoignaient de la translation régulière vers le nord-est du centre de gravité des capitales successives de l'Égypte pendant trois siècles et demi, au début de l'époque islamique. En fait, le véritable centre avait été atteint par Djawhar et al-Ḥākim l'ignorait. Sa mosquée ne connut jamais le succès d'al-Azhar et, désormais, par un mouvement de bascule, ce fut surtout la ville du Caire et l'espace compris entre cette ville et Fuṣṭāṭ qui reçurent les principales constructions édifiées à l'usage des vivants par les princes ayyubides et mamlūk. La mosquée d'al-Ḥākim, longtemps à l'abandon, vient d'être restaurée à l'usage des ismaïliens.

Le grand vizir d'origine arménienne, Badr al-Djamālī, introduisit la pierre dans la ville du Caire, bâtie de briques jusqu'alors. Il fit reconstruire les murailles de la capitale et dresser des portes monumentales dont trois peuvent être admirées aujourd'hui : Bāb Zuwayla, au sud du grand axe de la ville fatimide ; Bāb al-Fuṭūḥ, au nord de ce même axe et Bāb al-Naṣr (voir fig. 7.7), au nord-est. Leur conception architecturale était savante, cherchant tout à la fois la majesté de l'apparence et l'efficacité militaire. Leur réalisation fut parfaite grâce à un travail soigné de stéréotomie. En effet, l'héritage des tailleurs de pierre byzantins, qui édifièrent tant d'églises en Syrie et en Asie Mineure au VI<sup>e</sup> siècle, avait été conservé intact par les Arméniens dans leurs lointaines montagnes. Au XII<sup>e</sup> siècle, il devait être à nouveau diffusé à travers tout l'Orient franc et musulman.

Quatre mosquées de moindre ampleur datent de la seconde période fatimide. Sur le Moḡattam, la mosquée-martyrium al-Djuyūshī, fondée en 478/1085, semble veiller sur la destinée des morts et des vivants de la grande ville ; son style, étrange en Égypte, évoque, là encore, les églises d'Arménie. En 519/1125 fut élevée, sur la principale artère du Caire, entre la mosquée d'al-Ḥākim et la mosquée al-Azhar, la petite mosquée al-Akmar. Sa façade en pierre taillée, son portail orné annonçaient une révolution stylistique dans les édifices religieux. Le mausolée factice dédié à Sayyida Ruḡayya, élevé vers 527/1133 dans les cimetières au sud-est de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, attestait du désir des souverains fatimides d'attirer vers Le Caire tous les pèlerins dévots à la famille sainte de l'islam. Ce fut dans la même intention politique et religieuse que le vizir Ṣāliḥ Ṭālā'i fit édifier au sud de Bāb Zuwayla en 555/1160 la mosquée qui porte son nom et qui était destinée à abriter le chef d'al-Husayn ibn 'Alī. La belle façade qui reprend et développe certains éléments d'al-Akmar, en les mettant au goût du jour, témoigne des progrès rapides de l'architecture religieuse au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et annonce l'épanouissement de cet art sous les Ayyubides et sous les Mamlūk.

## Conclusion

En 566/1171, plus de cinq siècles après la conquête de l'Égypte par les Arabes, cette contrée était la plus riche de l'Orient. La céramique, la verrerie, les tissus les objets en métal et en bois qui sortaient de ses ateliers

atteignaient une perfection inégalée. L'agriculture avait conservé sa qualité plurimillénaire tout en intégrant des cultures nouvelles venues d'Asie. L'architecture, religieuse ou militaire, avait produit de puissants monuments ; les siècles suivants devaient être encore plus féconds. Une littérature en langue arabe se développait régulièrement et perdait, peu à peu, son caractère provincial. Les Iraquiens et les Syriens résidant dans la capitale y jouaient un grand rôle, mais la qualité des ouvrages d'histoire et des descriptions des particularités de la terre d'Égypte conféraient à cette littérature son originalité. Là encore, les œuvres les plus riches devaient être écrites plus tard.

Pourtant, l'acculturation n'avait été ni rapide ni totale. Une grande partie du peuple, paysans de Haute-Égypte ou artisans des villes provinciales, était demeurée chrétienne. Quant aux sunnites de Fustât, ils manifestaient leur indifférence aux luttes pour le pouvoir qui opposaient des chefs militaires, souvent d'origine servile, à la tête de troupes composées d'ethnies différentes. Une personnalité égyptienne, sur laquelle seuls quelques textes nous renseignent, mûrissait à un rythme lent qui ne s'accordait pas avec le développement rapide de Fustât et du Caire. Or, dans les siècles suivants, ce furent les savants et les *ṣūfī* d'Égypte qui guidèrent l'Islam d'Afrique.

Il est temps que les historiens réunissent tous les éléments qui permettraient de retracer la naissance de ce fleuve profond, afin que l'histoire de l'Égypte ne demeure pas celle de ses maîtres successifs.